



Petit Courrier des Dames.

N. D.

Rue Abeslée, Nº 25.

Robe de cachemire garnie de pluche zébrée, Turban en crêpe lisse orné d'une Bayadère en Perles.

(II^e. ANNÉE.)

N^o. XXI. — TOME III.

161

15 OCTOBRE 1822.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, no. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Feuillade; PAINPARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Gog St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

POURQUOI le génie inconstant oblige-t-il les femmes d'abandonner un costume gracieux, pour en prendre un qui leur soit moins avantageux? Mais la mode veut que l'on change, et chaque jour une idée a vu détruire un agrément; chaque jour a vu une grâce remplacée par un ridicule! Le caprice vient toujours succéder au bon goût.—Ce n'est pas nous, bien entendu, qui proférons de tels blasphèmes; mais c'est ainsi que vient de s'exprimer un homme d'humeur morose, d'esprit atrabilaire, en récapitulant tout ce qu'il appelle nos folies. Il s'indignait surtout de nous voir adopter des costumes étrangers, tandis qu'il est bien prouvé que le goût français inspire les idées les plus ingénieuses; et que si

les Grâces devaient un jour se choisir une toilette, ce serait en France qu'elles viendraient prendre leur parure. Toutes les diatribes de notre humoriste ne portent, au reste, que sur la singularité des noms dont la bizarrerie avait quelques droits de l'effrayer. « Comment supposer, disait-il, qu'une femme puisse ne pas s'enlaidir en se coiffant d'un turban à l'Ali-Pacha. » Au même instant arriva la belle M^{me}. Verneuil: le turban proscrit ornait sa tête; une robe à la polonaise, en cachemire blanc, garnie de pluche, zébrée en chinchilla, donnait à son costume une physionomie vraiment étrangère; mais ce costume était une inspiration française.... Il était porté par une femme charmante, et notre humoriste prêt à crier *Halli-Halla* convint que le nom ne faisait rien à la chose; et que le costume d'une Hottentote pourrait encore être plein de grâce, s'il était adopté par une Parisienne.

Enchantées de la concession qu'il nous faisait, nous nous empressâmes de le tranquilliser sur beaucoup d'autres nouveautés, dont les noms, vraiment français, pouvaient le réconcilier un peu avec les caprices de la mode. Nous lui parlâmes d'un *bonnet guirlande* à l'Isabey. Cette seule qualification, en nous rappelant un de nos artistes les plus distingués, indiquait tout le charme et la grâce que devait offrir cette coiffure. En effet, rien de plus joli que ces blondes et ces roses entremêlées ensemble, qui viennent former une espèce de couronne, en laissant à jour le fond du bonnet. Vint ensuite la *toque à la chevalière*: combien de nobles pensées inspire cette simple dénomination! Sans doute les femmes s'empresseront de se procurer de ces jolis *demi-chapeaux* qui se trouvent posés de côté, sur un petit bonnet en velours: une quantité de plumes blanches ou de marabous ombragent gracieusement l'ancienne coiffure de nos preux défenseurs; mais dût-elle ne recevoir aucun avantage du charme du souvenir, cette coiffure sied si bien, que nous sommes certaines qu'elle fera fureur cet hiver. Nous dîmes un mot d'une *toque à la solitaire*; et pour mieux démontrer à notre injuste critique que les noms n'avaient même aucune analogie avec la destination de l'objet, nous ajoutâmes que cette coiffure, composée d'une seule plume, ne pouvait être adoptée que pour figurer avec une toilette de grande soirée.

Les chapeaux négligés pour le soir, se font en salin blanc

et force blondes; ceux du matin en satin noir massaca, ou oreilles d'ours: on les orne toujours avec des couleurs tendres, bleu, rose, etc.—Les robes d'étoffe se garniront en blonde; il n'y a encore rien de nouveau pour la coupe des corsages. — Les pelisses seront décidément abandonnées par les élégantes: elles font disposer pour cet hiver des manteaux qui seront doublés en pluche thibet. Nous nous empresserons d'en donner un modèle, quand l'aréopage de nos célèbres artistes aura décidé quelle forme il conviendra d'adopter pour cette bienfaisante parure.

LE CONSENTEMENT NÉGATIF.

(Suite).

ISAURE accepta du beau chevalier, comme gage de son amour, un anneau d'or d'un travail remarquable; puis il fallut que le paladin descendît de la terrasse; son écharpe était courte, l'aimable damoiselle y ajouta la sienne. Lorsqu'elle eut détaché le nœud qui les liait à la balustrade, il se ceignit des deux, et les emporta en triomphe.

Son devoir l'appelait à l'armée; la guerre dura long-tems: il fut fait prisonnier. Après avoir été échangé, de nouvelles hostilités le retinrent encore. Douze ans s'écoulèrent avant qu'il pût retourner dans ses foyers; et pendant ce tems, il avait presque entièrement oublié la belle Isaure, quoiqu'il lui eût conservé long-tems un tendre souvenir, sans espérer de jamais la revoir.

Voyageant avec un jeune seigneur qui avait conçu pour lui la plus sincère amitié, il ne put résister au vif désir qu'éprouvait son ami, de le voir embellir la société d'un château dans lequel les plus aimables Saxonnnes devaient se réunir.

Le chevalier trouva qu'en effet ces dames méritaient un tel éloge. Suivant l'usage d'alors, chacun à table racontait ses amoureuses aventures: le paladin consentit à faire part des siennes. Bien persuadé qu'il ne risquait rien après un espace de douze ans, et à plus de cent lieues du château où il avait vu la belle Isaure, il commença sa plaisante histoire, étant placé à côté d'une dame vers laquelle il se sentait entraîné,

sans savoir pourquoi. Au moment où il désignait la grâce et les traits de cette beauté qui ne répondait que *non* à toutes ses questions, la dame placée près de lui remplit son verre et le lui présenta; en buvant, il sentit un anneau sous ses lèvres; il le prit sans être vu de personne, et reconnut celui qu'il avait donné à Isaure: il se tut jusqu'à ce qu'on l'eut prié de continuer. « Je suis persuadé, Messieurs et Mesdames, dit-il, que vous croyez tous que je vis finir mon aventure d'une manière brillante; je le croyais aussi: mon cœur battait fortement de l'espoir d'une réponse favorable, quand cette beauté cruelle me fit une révérence gauche, et s'en fut en riant aux éclats.

» Je fus tellement piqué, que je voulus escalader la terrasse; mais elle était inabordable, et, malgré mon dépit, je fus forcé de me retirer sans avoir pu éclaircir le mystère d'une conduite si extraordinaire ».

En revoyant son anneau, le chevalier avait reconnu Isaure qui était mariée, et dont l'époux était en proie à toutes les angoisses de la jalousie, depuis le commencement du récit. Le paladin sentit, quoique trop tard, qu'on ne devait jamais se permettre de raconter ses aventures galantes; et, voulant ne point troubler le bonheur des deux époux, il partit le lendemain matin.

ÉPHÉMÉRIDES.

MADAME LA COMTESSE DE STAAL.

M^{lle}. de Launai; depuis M^{me}. la comtesse de Staal, naquit à Paris en octobre: elle perdit de bonne heure son père qui était peintre. Sa mère, sans aucuns moyens d'existence, obtint de la faire entrer dans le couvent de St.-Louis. L'abbesse du monastère la prit en affection, et elle la fit parfaitement élever. La mort lui enleva sa bienfaitrice. Elle écrivit sa position à M. l'abbé de Vertot, qui lui envoya une lettre-de-change de cinquante pistoles. M^{lle}. de Launai renvoya cette somme: « Je » me résolus, dit-elle, de souffrir la misère, d'aller chercher la » servitude, plutôt que de démentir mon caractère, persuadée » qu'il n'y a que nos propres actions qui puissent nous dégra- » der ». Elle vint à Paris trouver sa sœur qui était femme de chambre chez M^{me}. la duchesse de la Ferté. Elle la présenta à la

duchesse, qui fut enchantée de son esprit. M^{lle}. Launai parvint à intéresser à son sort M. Malésien, qui la fit entrer femme de chambre chez M^{me}. la duchesse du Maine. Malgré sa répugnance pour cet emploi, elle n'osa pas le refuser, et espéra que son peu d'adresse lui ferait bientôt donner son congé : « J'entrai en fonctions, dit-elle; on me donna des » chemises à bâtir. Je passai la journée tant à prendre les » mesures qu'à exécuter cette grande entreprise; et quand » M^{me}. la duchesse eut mis sa chemise, elle trouva dans le » bras ce qui devait être au coude. M^{me}. la duchesse me » pria un jour de lui apporter sa boîte à poudre : je la pris » par le couvercle, et elle se répandit sur la princesse, qui » me dit, avec beaucoup de douceur : Quand vous prendrez » quelque chose, il faut que ce soit par en bas. Je retins si » bien la leçon, qu'à quelques jours de là, m'ayant demandé » sa bourse, je la pris par le fond, et je fus fort étonnée de » voir une centaine de Louis, qui étaient dedans, couvrir » le parquet : je ne savais plus par où rien prendre ». Voici comme elle se dépeint elle-même : « Je suis de moyenne » taille, maigre, sèche et désagréable. Mon caractère et mon » esprit sont comme ma figure : il n'y a rien de travers, » mais aucun agrément ». Tous ces désavantages n'ont pas empêché M^{lle}. de Launai d'acquérir une réputation et des amis dans le monde. Elle devait l'une à son esprit et à son instruction, et les autres à la solidité de son caractère. Elle a écrit ses Mémoires, qui finissent malheureusement à l'époque de son mariage, avec M. de Staal. Elle mourut en 1750.

LITTÉRATURE.

LE PREMIER NAVIGATEUR,

POÈME DE GESNER,

*Traduit en vers français par L. C. D. B. *** (1).*

UNE foule d'auteurs ont traduit Gesner, soit en prose, soit en vers : ils ont plus ou moins bien réussi. La critique

(1) A Paris, chez Pichard, libraire, quai de Conti, n^o.
Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois.

de ces diverses traductions a déjà été faite; et quand elle ne l'aurait pas été, la comparaison deviendrait trop longue et trop scientifique pour un journal tel que le *petit Courrier des Dames*. Autant que possible, nos articles doivent être légers et frivoles, comme le but principal de notre feuille. Malgré cette légèreté cependant, nous ne devons pas moins nous montrer appréciateurs du mérite, et rendre au savoir la justice qui lui est due; surtout, lorsque nous y sommes engagés par une *présuface* ou *avant-propos*, comme il plaira au lecteur de l'appeler, tel que les vers placés en tête de l'ouvrage de M^r. L. C. D. B. :

- « Presque réduit à garder mon troupeau
- » Sur une terre hospitalière,
- » J'avais un frêle chalumeau,
- » Et j'y portai ma lèvres téméraire.
- » Gesner est le roi des bergers :
- » Un roi seul pouvait me séduire!
- » Je m'engageai sous son empire;
- » Et dans ses bois, ses vallons, ses vergers,
- » Lui-même il daigna me conduire ».

Quel est celui qui, en lisant ces vers, ne s'empressera de se procurer cette dernière traduction du *premier Navigateur*, et d'en augmenter sa bibliothèque. Cet ouvrage est rendu avec facilité, et offre une foule de vers heureux.

VARIÉTÉS.

NOUS avons lu dernièrement, dans un journal anglais, qu'une femme irlandaise venait d'être condamnée par le tribunal correctionnel, à cinq années de réclusion, pour avoir voulu mordre et enlever le nez d'un invidu, par l'unique motif que cet individu lui déplaisait. Dans le cours des débats, on a prouvé que les assistans avaient eu beaucoup de peine à faire lâcher prise à la dame en question; qu'elle avait commis le même acte criminel plusieurs fois dans sa vie; et que c'était sa manière de tirer vengeance d'une insulte quelconque.

Il faut espérer que cette manière, un peu trop démonstrative de témoigner sa rancune, ne deviendra pas contagieuse dans notre pays; car nous connaissons certains nez aquilins

qui se trouveraient très-mal d'une semblable apostrophe ; et, certes, si la mode venait d'attaquer le nez pour punir les travers de l'esprit, n'aurions-nous pas à craindre de voir bientôt la foule innombrable de nos jolis élégans, privée du trait le plus évident de leur physionomie... ?

— On parle beaucoup, à Mayence, d'un individu appelé Pierre Mauver, qui vient de se déclarer *apôtre de la raison*. Il se dit destiné à la protéger, et veut établir entre les hommes une égalité parfaite. Ce nouveau prophète a commencé ses prédications sur les bords du Rhin. On prétend qu'il compte aussi côtoyer les rives de la Seine, et s'arrêter à Paris pour y prêcher l'union en politique, et la constance en amour. Nous attendons avec impatience qu'il ait réussi dans sa digne mission, pour insérer un article de nouveauté dans un de nos prochains Numéros.

MUSIQUE.

M^{lle}. L. Pollet vient d'arranger et graver une Méthode pour lyre ou guitare, qui peut présenter de très-grandes facilités et beaucoup d'économie aux élèves, étant contenue dans une seule feuille (1).

THEATRES.

VAUDEVILLE. — L'attrayante nouveauté avait ramené la foule à ce théâtre, et *un Mois après la Noce, la Parisienne en Espagne, l'Écarté, et les Tailleurs de Windsor*, étaient alternativement goûtés par un public empressé de se rendre à l'invitation que d'agréables et spirituels couplets lui avaient faite, quand *le Faucon* est venu l'effaroucher. Est-ce le caprice ou l'aveuglement qui a décidé la reprise de cette vieille pièce, dont le sujet, puisé dans les contes de La Fontaine, est loin de conserver le type gracieux de son original... Des pièces nouvelles, et de bonnes pièces encore ! voilà ce qu'il faut au Vaudeville.

(1) Chez Pollet, marchand de musique, Palais-Royal, près la rue du Lycée ; et chez Pagnon, professeur, rue du Temple, N^o. 62.

GYMNASÉ DRAMATIQUE. — Enfin la charmante Léontine se porte bien, et a reparu dans le *Vieux-Garçon* et la *petite Sœur*. A son entrée sur la scène, les plus vifs applaudissemens lui ont exprimé le plaisir que l'on avait à la revoir, et l'intérêt qu'on lui portait. Elle a joué, comme de coutume; c'est-à-dire, avec tout le charme imaginable, et a fait passer une délicieuse et bonne soirée aux spectateurs et au... caissier.

PORTE SAINT-MARTIN. — *Les deux Forçats* font foule plus que jamais, depuis que l'infatigable libraire, surnommé *la providence des auteurs*, a publié ce mélodrame (1), et qu'on a pu s'assurer de la pureté du style, les nombreux abonnés des cabinets littéraires s'empressent d'accourir à ce théâtre, pour juger de l'effet d'une pièce dont ils ont été enthousiasmés à la lecture.

PANORAMA DRAMATIQUE. — Une comédie en vers, quelle innovation pour ce théâtre! Est-ce un bien, est-ce un mal? C'est un bien pour les acteurs, qui ont prouvé qu'ils pouvaient réciter avec intelligence et une bonne diction, des vers que tant d'autres estropient. Mais *Ésope à la foire* sera peut-être un mal pour l'Administration, si elle n'a pas le soin de soutenir la *remise au théâtre* de cette comédie qui, n'offrant pas de grosses saillies, ou des situations fortes, ne sera pas du goût mélodramatique de tous les spectateurs.

CINQUE OLYMPIQUE. — La famille *Franconi* est de retour. Jeudi 17 courant, ses exercices commencent. Il n'est pas besoin de les annoncer autrement: ils sont assez connus.

A ce Numéro est jointe la planche 84.

(1) Chez Pollet, libraire-éditeur de pièces de théâtre, rue du Temple, no. 36, vis-à-vis celle Chapon. Prix: 1 fr. 25 c., et orné d'une lithographie.